



CATHERINE NÉGOVANOVIC-DIDIOT

Université de Lorraine, France



<https://orcid.org/0000-0001-9187-8203>

L'Ève future ou l'impossible quête

The Future Eve or The Impossible Quest

Abstract

As a product of its time, Villiers de l'Isle-Adam's novel, *The Future Eve*, published in 1886, sees positivism, scientism and libertarianism unfold and combine, against a backdrop of pessimistic and disturbing spiritualism. Featuring the android Hadaly—the feminine Ideal of modern humanity, created as the result of a Faustian pact made between a blinded scientist and a disenchanted aristocrat—the work proposes a materialistic vision of salvation. The article will attempt to show how this quest is fruitless, as it is lost in advance.

Keywords: Villiers de l'Isle-Adam, science fiction, nineteenth-century literature, female android, artificial intelligence, New Eve, Genesis, Christian theology

À l'époque de tous les ismes qu'est le XIX^e siècle, l'œuvre de 1886 d'Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future*, se fait le résonateur particulier d'une vision matérialiste du salut, et apparaît de ce fait comme un pur produit de son temps. Recourant en effet à un positivisme exacerbé et un scientisme effréné, doublés d'un libtarisme aveugle parce qu'aveuglé, qui, par leur conjugaison, conduisent à la fabrication de l'andréide Hadaly, elle tutoie également, à maintes reprises, telle une sombre toile de fond qui se tisse, un spiritualisme pessimiste. Par ce parti pris, le roman semble s'affranchir de la proposition salvifique traditionnelle, l'auteur prenant la liberté d'y substituer la voie transgressive, proposée au fil des chapitres comme étant la seule à même de satisfaire les idéaux des principaux protagonistes — Lord Ewald et Thomas Edison —, et, à travers eux, de toute une société. Forts de ce constat, nous adopterons donc une lecture théologico-littéraire de l'œuvre, qui nous conduira à dévoiler la véritable nature de cette transgression, nous permettant dès lors de montrer pourquoi Hadaly n'est en fait qu'un miroir aux alouettes et la

catastrophe finale inévitable. Nous mettrons aussi en lumière une seconde voie, qui s'esquisse en filigrane, et qui, aussi ténue soit-elle, est susceptible d'ouvrir le lecteur sur l'espérance, pour peu qu'il la saisisse. Enfin, à l'heure de l'intelligence artificielle générative, il semblerait bien que l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, considérée par la critique littéraire comme le premier récit moderne de science-fiction, soit désormais appelée à changer de catégorie générique pour devenir une œuvre d'anticipation.

Une œuvre représentative de son temps

Si l'idée initiale de Villiers de l'Isle-Adam, en 1877, était de rédiger une simple pochade, destinée à piquer l'*hybris* des scientifiques de son temps, il s'est rapidement rendu à l'évidence que le sujet était apte à susciter l'intérêt des « rêveurs » et des « railleurs »¹. Lui-même s'est d'ailleurs laissé prendre au jeu, au point que, pendant près de dix ans, il n'a eu de cesse de développer son texte ou d'en réviser des parties. Aujourd'hui, *L'Ève future* est non seulement considérée comme l'une de ses deux œuvres maîtresses, mais encore comme celle dans laquelle se déploient hyperboliquement les idéaux et les errements postrévolutionnaires du XIX^e siècle.

Récit pétri de positivisme radicalisé par le scientisme triomphant qui s'y déploie (Gourmont, 1921, p. 90–96), le roman pousse aussi loin qu'il est possible, et même au-delà, la liberté créatrice de l'être humain, la présentant comme une valeur absolue, ne devant ni ne pouvant être contrainte par quelque instance que ce soit. C'est ainsi qu'Edison, avatar fictionnel du « Sorcier de Menlo Park », conclut un pacte avec Lord Ewald, un jeune aristocrate sur le point de se suicider : ensemble, ils décident de « tenter l'artificiel » et « donnent vie » à une « Ève scientifique », « magnéto-électrique », au corps inaltérable de Vénus sculpturale et à l'esprit fin et délicat, une « Imitation-Humaine » sublimée, débarrassée des insuffisances de son modèle humain, Mlle Alicia Clary, dont l'étourdissante beauté était lestée par une incommensurable sottise. Et le pari est réussi puisque Hadaly devient « l'Idéal féminin . . . de l'Humanité moderne ». Aucun détail n'est laissé au hasard. En témoigne la présentation que fait Edison à Lord Ewald des quatre parties de l'andréide :

¹ Nous nous référons pour toutes les citations à l'édition de 1993, de la collection « Folio Classique » Gallimard, présentée, établie et annotée par Alan Raïtt. Pour les citations très courtes, qui seront nombreuses, nous ne mentionnerons pas la page pour éviter la surcharge dans le texte. Villiers de l'Isle-Adam a parsemé son texte d'expressions en italique ou en petites capitales. Nous les avons, chaque fois, fidèlement reproduites.

- 1° Le Système vivant, intérieur, qui comprend l'Équilibre, la Démarche, la Voix, le Geste, les Sens, les Expressions-futures du visage, le Mouvement-régulateur intime . . .
- 2° Le Médiateur-plastique, c'est-à-dire l'enveloppe métallique, isolée de l'Épiderme et de la Carnation, sorte d'armure aux articulations flexibles en laquelle le système intérieur est solidement fixé.
- 3° La Carnation (ou chair factice proprement dite) superposée au Médiateur et adhérente à lui, . . . comprend les Traits et les Lignes du corps imité, avec l'émanation particulière et personnelle du corps reproduit, les repoussés de l'Ossature, les reliefs veineux, la Musculature, la Sexualité du modèle, toutes les proportions du corps, etc.
- 4° L'Épiderme ou peau humaine, qui comprend et comporte le Teint, la Porosité, les Linéaments, l'éclat du Sourire, les Plissements-insensibles de l'Expression, le précis mouvement labial des paroles, la Chevelure et tout le Système-pileux, l'Ensemble-oculaire, avec l'individualité du Regard, les Systèmes dentaires et ungulaires. (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 213–214)

Outre la dimension structurelle de l'andréide, Villiers de l'Isle-Adam consacre des chapitres entiers à sa carnation, sa « bouche de rose et ses dents de perle », « ses effluves corporels », sa chevelure, ses yeux et son épiderme, à grands renforts technicistes, s'appuyant sur des procédés pseudo-scientifiques tels que « l'action photochromique », « la photosculpture » ou encore « la coloration héliochromique ». Nous donnons ici un aperçu de cette volonté, caricaturale, de scientifier le moindre détail, critique implicite de la posture scientifique qui prétend tout résoudre et tout expliquer :

L'impalpable poudre de fer réduit, aimanté, disséminé à l'état blanc, en cette Carnation, la rend sensible à l'action électrique. Les capillaires extrémités des fils d'induction qui traversent les jours imperceptibles de l'armure sont mêlées aux fibreuses applications de cette chair, — à laquelle la membrane diaphane de l'Épiderme, qui lui est adhérente, obéit merveilleusement. De graduées et très impressives mobilités du courant émeuvent ces parcelles de fer ; cette chair les *traduit* alors, nécessairement, par des rétractilités insensibles, selon telles micrométriques incrustations du Cylindre . . . Cette chair, qui se prête à la pénétration du tiède calorique engendré par *mes* éléments, donne au toucher l'impression prestigieuse, le bondissement, l'onctueuse élasticité de la Vie, le sentiment indéfinissable de l'*affinité humaine*. (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 246–247)

Ce scientisme effréné à l'œuvre comporte également des moments paroxystiques, quand, le regard porté sur l'être humain, une lecture chimique de l'individu nous est proposée, et par là même sa réification. Ainsi Edison explique-t-il à Lord Ewald que « la chair de Miss Alicia Clary se compose de certaines parties de graphite, d'acide nitrique, d'eau, de divers autres corps chimiques reconnus » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 246). Ce n'est cependant pas aussi surprenant que l'on pourrait le penser *a priori*, quand on se rappelle que la rédaction du roman s'est déployée entre 1877 et 1886, période phare du déploiement du mythe de la femme fatale. Et de fait, s'élaborant dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, consécutivement aux premiers soubresauts du féminisme et par effet réactionnel aux élans revendicateurs féminins, le mythe n'a eu de cesse de recenser les défauts et les tares de la gent féminine, de mettre en garde contre leurs prétendus ravages sur leurs homologues masculins et d'en peindre des portraits dépréciatifs. En cela aussi, *L'Ève future*, qualifiée de misogynne lors de sa parution, est une œuvre résonatrice de son époque. Ainsi nous alerte-t-on au sujet du « démon de leur mauvaise essence » et nous explique-t-on qu'elles sont « redoutables pour [les] hommes, parce qu'une fois aveuglés, souillés, ensorcelés par la lente hystérie qui se dégage d'elles, ces "évaporées" — accomplissant leur fonction ténébreuse . . . — les conduisent, *forcément*, . . . soit jusqu'à l'anémie cérébrale et le honteux affaissement de la ruine, soit jusqu'au suicide » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 191).

Enfin, si le récit cherche, de façon patente, à s'affranchir de tout ancrage théologique traditionnel, il convoque néanmoins, pour le lui substituer, un spiritualisme polymorphe et nébuleux. Et de fait, évoquant la « magique nature » d'Hadaly, « l'indéfini des occultes réalités » de sa fabrication et la possibilité « de RÉALISER, désormais, de puissants fantômes, de mystérieuses *présences-mixtes* » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 121), Villiers de l'Isle-Adam, en ponctuant tout le roman de telles mentions, crée une toile de fond quelque peu inquiétante. Bien plus, en faisant énoncer à Edison une pseudo-correspondance entre les différents règnes de la nature, il plonge le lecteur dans le monde des théories occultistes alors en vogue ; dans les pratiques ésotériques aussi, puisque c'est en ayant recours à « une sorte de *voyante* du nom de Sowana » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 210) qu'Edison commence à formuler mystérieusement la solution trouvée pour insuffler un semblant de vie à son andrède, et dont nous sont donnés quelques indices supplémentaires ainsi : « Ce qui voit, positivement, à distance et à travers tous les obstacles, sous le voile de Hadaly, le voit sans le secours de l'électricité » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 257). Vers la fin du roman apparaissent les expressions de « voyance mentale » et d'« extra-voyance », levant un peu plus le voile et confirmant ainsi au lecteur qu'il s'agit en fait de spiritisme. Ajoutons, pour finir, que parmi les pratiques émergentes du XIX^e siècle figure aussi l'hypnose, abondamment

convoquée dans le roman et désignée par l'expression de « magnétique sommeil ». Edison la pratique en « étend[ant] la main vers le front de la belle détournée » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 284), cette dernière n'étant autre qu'Alicia Clary, attirée dans un guet-apens dont elle ne mesure pas le sinistre objectif, puisqu'il s'agira précisément de copier son enveloppe physique en lui prenant son reflet à son insu. Si le savant envisage de projeter ensuite, par la lumière, l'image subtilisée sur de la matière radiante, renvoyant ainsi pour cette dernière aux découvertes de Crookes, Villiers de l'Isle-Adam, en lui associant le vol préalable du reflet d'Alicia, fait cohabiter science et magie, floutant ainsi les limites entre les deux sphères. Et lorsque Lord Ewald s'écrie : « Ce doit être, j'imagine, quelque hottée de démons que ce sorcier d'Edison a enfermés dans ces oiseaux-là » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 168), en désignant des volatiles artificiels qu'il entend chanter, le lecteur croit, à tort, évoluer dans un univers où tout est maîtrisé, quand bien même le savant s'exclame : « c'est du spiritisme sérieux, cela » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 171).

Fruit d'une science qui dépasse les limites et dialogue avec les sphères nébuleuses, la création d'Hadaly s'inscrit donc dans cet entre-deux ambivalent, ce « positivisme énigmatique », qu'Edison, savant génial et fou à la fois, pousse au-delà du raisonnable, et témoigne ainsi littérairement d'un siècle qui, mû par l'idée du progrès de l'esprit humain, a cru trouver en ces pratiques la clé du bonheur.

Une vision matérialiste du salut

Si la quête existentielle semble être, de prime abord, celle de Lord Ewald, elle se révèle en réalité double, concernant tout autant Edison lui-même. En effet, le jeune aristocrate, envoûté par la beauté physique enchanteresse d'Alicia Clary, se désole de sa médiocre intériorité qui, dans une dissonance permanente, meurtrit son âme à chaque fois que la belle prend la parole. À la fois prisonnier de son attrait et révolté par sa compagnie, il ne parvient pas à résoudre cette contradiction qui le plonge dans les affres du désespoir, au point qu'il s'écrie : « Ah ! qui m'ôtera cette âme de ce corps ! » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 98). Quant à Edison, il reste meurtri par le souvenir du destin tragique d'Edward Anderson, qui, séduit par une jeune théâtreuse à la beauté éblouissante mais factice, a été conduit au suicide, après avoir déserté son foyer et avoir été ruiné. Nous comprenons, au fil des pages, que cette quête de bonheur est en réalité une quête d'amour : amour idéal pour Lord Ewald ; loyauté et justice rendue à son ami, pour Edison, mais aussi préservation

de ses homologues masculins en leur offrant, par le truchement d'une future andréide personnelle, une relation certes artificielle mais sécurisée car dépourvue de la malice féminine abhorrée. Ainsi, à l'objection du caractère illusoire de la création d'Hadaly, Edison s'exclame : « qu'importe, s'il assure la RÉALITÉ de votre rêve ? » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 218). En venant se substituer à la réalité insaisissable et changeante, l'illusion offerte par la science apparaît donc comme la clé de cette quête, quand bien même elle entraîne les personnages dans une comédie de la vie. « Sans l'illusion, tout périt » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 221), affirme Edison devant le scepticisme de Lord Ewald, avant d'ajouter plus loin : « Puisque nos dieux et nos espoirs ne sont plus que *scientifiques*, pourquoi nos amours ne le deviendraient-ils pas également ? », « *Pourquoi donc pas ?...* », continue-t-il (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 267). À y regarder cependant de plus près, on ne peut nier l'évidence, que Lord Ewald perçoit aussi. Après avoir « sent[i] le froid de la Science lui glacer le cœur » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 214), il réalise que :

sous ce badinage strident et positif, se cachaient deux choses dans l'arrière-pensée une et infinie qui enveloppait cette démonstration. La première, l'amour de l'Humanité. La seconde, l'un des plus violents cris d'inespérance, — le plus froid, le plus intense, le plus prolongé jusqu'aux Cieux, peut-être ! — qui ait jamais été poussé par un vivant ». (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 235)

Sentiment tragique de l'exil de l'humanité déchue, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu (Genèse 1:26–27), mais qui, ayant choisi de se couper de l'Amour de son Créateur et du fait de cet éloignement, s'est abîmée. Le constat qui saisit nos deux protagonistes est amer :

Ah ! l'exil s'alourdit, s'il me faut regarder seulement . . . — en mes yeux si las de l'aspect d'un ciel vide ! — le souvenir de ce que nous avons perdu. . . . c'est pourquoi, . . . je suis ici, cette nuit, dans un sépulcre, essayant — avec un rire qui contient toutes les mélancolies humaines, — et m'aidant, comme je le peux, de la vieille Science défendue — de fixer, au moins, le mirage — rien que le mirage, hélas ! — de celle que ta mystérieuse Clémence me laissa toujours espérer. (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 235)

Et Edison a beau s'évertuer à donner à Lord Ewald un rôle décisif dans l'achèvement de l'andréide — en l'espèce, celui d'insuffler, par sa volonté, l'animation et le degré d'humanisation de l'automate — cela ne reste qu'une singerie du pouvoir créateur de Dieu et de la puissance de la foi de celui qui croit. Artificialité qui sait

cependant se parer de tous les attributs de la réalité, au point de les confondre l'une et l'autre. Lorsque Lord Ewald rencontre, en effet, Alicia Clary dans le jardin de la propriété d'Edison, au soir de l'achèvement de l'expérience interdite, il est saisi par sa délicatesse, sa sensibilité et sa douceur, qui génèrent en lui un irrésistible élan amoureux et l'impression de « renaître dans la beauté du monde » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 305). L'enlaçant dans un débordement d'amour et s'abandonnant à ce moment d'extase, il mesure la folie de l'entreprise d'Edison, regrettant sa propre naïveté, et lui murmure : « Ô bien-aimée ! Je te reconnais ! Tu existes, toi ! Tu es de chair et d'os, comme moi ! Tes lèvres se sont émues sous l'étreinte des miennes ! Tu es une femme que l'amour peut rendre idéale comme ta beauté ! — Ô chère Alicia ! Je t'aime ! Je ... ». S'étant arrêté pour la regarder, il s'entend répondre : « Ami, ne me reconnais-tu pas ? Je suis Hadaly » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 306). Si ses propos rappellent paradoxalement au lecteur que seul l'amour peut transformer le regard que l'on pose sur quelqu'un et le rendre idéal à nos yeux — et non pas l'inverse —, la prise de conscience de la réalité déclenche en lui un séisme intérieur et une fureur. Ainsi lisons-nous que « si, dans cet instant, Edison se fût trouvé là, Lord Ewald, au mépris de toute considération humaine quelconque, l'eût brusquement et froidement assassiné » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 307). Contre toute attente, ces premiers instants passés, il observe la joie et les transports intérieurs réellement ressentis, et rend les armes : « La fausse Alicia semblait donc plus *naturelle* que la vraie » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 308). En capitulant ainsi devant la mascarade dont il a fait les frais, on pourrait croire que la proposition matérialiste a le dernier mot. Rien n'est moins sûr, car dans le dernier chapitre du roman, alors qu'Hadaly se trouve sur un bateau, le *Wonderful*, un incendie se déclare. La caisse dans laquelle elle se trouvait brûle, le navire sombre et Lord Ewald, certes inconsolable, en réchappe malgré tout. Quelle lecture théologique pouvons-nous donc faire de tout cela ?

Démystification théologique

Accuser Dieu d'avoir abandonné l'humanité et de rester sourd aux appels qu'elle lui lance ? Quel habile subterfuge, destiné à masquer le véritable enjeu qui se trame ! Il convient, en effet, de déciller nos yeux pour nommer les choses en vérité : la révolte de la créature qui défie son Créateur. Voilà le sujet du roman de Villiers de l'Isle-Adam. Si l'évincement de Dieu observé dans le récit est patent (Vibert, 1995, p. 112–122), il ne s'agit pas en l'espèce d'une posture athéiste mais

d'un programme aux accents lucifériens et ce, pour de multiples raisons. Edison, en effet, n'évacue le Créateur que pour mieux se substituer à lui et ainsi lui ravir son rôle démiurgique : « Défi pour défi ! Puisque la Vie semble le prendre de si haut avec nous et ne daigne nous répondre que par un profond et problématique silence, — nous allons bien voir si nous ne pouvons pas l'en faire sortir !... En tout cas, nous pouvons déjà lui montrer... ce qu'Elle est devant nous » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 67). Bien plus, l'orgueilleux prétend prouver la supériorité de sa propre création : « La chair se fane et vieillit : ceci est un composé de substances exquis, élaborées par la chimie, de manière à confondre la suffisance de la "Nature" » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 118). De chapitre en chapitre, l'*hybris* du personnage, visible à la stridence de sa voix ou à ses yeux qui étincellent, s'accroît. « Je prétends réaliser . . . ce que nul homme n'a jamais osé tenter » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 124), poursuit-il, avant de lancer : « Je prétends pouvoir . . . faire sortir du limon de l'actuelle Science humaine un Être *fait à notre image*, et qui nous sera, par conséquent, CE QUE NOUS SOMMES À DIEU » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 125). Autodéfinition arrogée qui envisage déjà sa créature, osant jusqu'à détourner pour se l'attribuer le verset 26 du chapitre 1 de la Genèse. Qui est comme Dieu ? Cette question est en fait la signification du nom de l'archange Michel, celui-là même qui, lors du combat céleste des origines, relâché dans le chapitre 12 du Livre de l'Apocalypse, terrasse Lucifer et le jette, ainsi qu'un tiers des anges déchus, en enfer. N'est-ce pas ce qui se passe pour Hadaly sur le navire ? Le feu céleste qui consume l'abomination, avant de l'engloutir dans les flots (Noiray, 1982, p. 350–351 ; Raitt, 1986). En témoigne aussi l'annonce du Déluge dans l'épigraphe du dernier chapitre. Dieu avait pourtant fait une sévère mise en garde dans le Livre du Deutéronome :

On ne trouvera chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui scrute les présages, ou pratique astrologie, incantation, enchantement, personne qui use de magie, interroge les spectres et les esprits, ou consulte les morts. Car quiconque fait cela est en abomination pour le Seigneur, et c'est à cause de telles abominations que le Seigneur ton Dieu dépossède les nations devant toi. (*La Bible*, 2013, Deutéronome 18:10–12)

Le Ciel ne reste donc pas muet, contrairement à ce que croit comprendre Edison dans les derniers mots du roman.

Dans ce pacte faustien qu'il choisit de sceller, en s'exclamant « diable ! » à tout bout de champ, les indices sont si nombreux pour conduire le lecteur qu'il serait impossible de les répertorier dans un article. Cela étant, quelques éléments méritent d'être mentionnés. Tout d'abord, le titre du livre II, « LE PACTE », celui du livre VI,

« ...ET L'OMBRE FUT », allusion inversée car nébuleuse du « *Fiat Lux* » biblique, et les épigraphes en tête des chapitres IV et XVI du livre V, ainsi que celle du chapitre I du livre III. L'arrogance manifeste d'Edison se traduit également dans des blasphèmes récurrents, telle la ridiculisation du moment de la Création — « cliché galvanoplastique du *Fiat lux* ! exclamation proférée, paraît-il, voici tantôt soixante-douze siècles » —, ou encore l'instrumentalisation de la prière du *Notre Père*, transmise aux apôtres par Jésus comme le rapporte l'Évangile de Matthieu (6:9-13), ou même l'usage impropre du terme de « transsubstantiation », désignant dans la théologie catholique le moment de l'Eucharistie où le pain et le vin qui viennent d'être consacrés se transforment en présence réelle du corps et du sang du Christ, et qu'Edison emploie pour nommer sa sinistre expérience. Le lecteur remarquera, s'il observe le texte (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 108), les points de suspension précédant l'emploi du mot « transsubstantiation », dénotant la conscience du sacrilège qui s'apprête à être commis. Ajoutons à cette liste déjà longue, le monologue qu'Edison, aveuglé par l'orgueil de détenir la vérité, proclame, telle une profession de foi pervertie, et dont voici un extrait :

À la place de l'Ève de la légende oubliée, de la légende méprisée par la Science, je vous offre une Ève scientifique — seule digne . . . Moi le « sorcier de Menlo Park », ainsi que l'on m'appelle ici-bas, je viens offrir aux humains de ces temps évolus et nouveaux . . . de préférer désormais à la mensongère, médiocre et toujours changeante Réalité, une positive, prestigieuse et toujours fidèle Illusion. Chimère pour chimère, péché pour péché, fumée pour fumée . . . Je jure, ici, que dans vingt et un jours, Hadaly pourra mettre au défi l'Humanité tout entière . . . Car, ayant renié . . . ce que l'on appela, de tout temps, avant cet automne, la Douleur, l'Humilité, l'Amour, la Foi, la Prière, l'Idéal, et l'essentielle Espérance . . . je ne vois guère, je l'avoue, en vertu de quels diables d'autres principes l'Homme moderne oserait, sans rire, lui présenter une « objection » logique ou même acceptable. (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 267-268)

Le lecteur aura sans doute remarqué la mention de « l'Ève de la légende oubliée », qui nous amène à aborder l'élément clé de la lecture théologique de l'œuvre : le recours incessant au chapitre 3 de la Genèse, communément nommé celui de la chute, et dans lequel est relaté l'épisode du péché originel. À la fois mis en abyme et constituant l'axe directeur du roman, l'événement se réactualise. En effet, devenus les nouveaux protagonistes tentés, l'un par l'orgueil de la toute-puissance et l'autre par la possession de la femme idéale, Edison et Lord Ewald, franchissent, palier par palier, des points de non-retour, dans le plein usage de leur libre-arbitre. Nous en donnerons quelques exemples patents, même si le sujet mériterait un article à lui

seul. Que ce soit par touches allusives, telle cette reproduction de main féminine « autour du poignet délicat [de laquelle] s'enroulait une vipère d'or » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 56), rappelant le serpent des origines, et qui suit le lecteur tout au long du roman, jusqu'à regarder fixement avec des yeux étincelants Edison dans l'obscurité, que ce soit par la composition des lieux et les actions de personnages, quand Hadaly offre à Lord Ewald, à la place du traditionnel fruit, « une symbolique fleur d'or » qu'il accepte en tressaillant (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 116), ou que ce soit encore par certaines phrases clés, comme « ne touche pas à ce fruit mortel en ce jardin » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 317), l'épisode est omniprésent. Ainsi la descente dans les profondeurs, au livre III, intitulé L'EDEN SOUS TERRE, avec l'inversion spatiale que cela constitue, et qui donne à voir « la lueur d'en haut [qui] se rétrécissait », emmenant le lecteur « dans la plus noire obscurité, en d'opaques et humides ténèbres, aux exhalaisons terreuses, où l'haleine se glaçait » et dans laquelle Lord Ewald, « se sent[ant] dans un abîme », s'écrie : « Surprenante façon d'aller chercher l'Idéal ! » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 164-165).

Et de fait, si bientôt les deux hommes arrivent dans un souterrain luxueusement aménagé, il n'en demeure pas moins que l'univers du factice, et par là même du mensonge, les accueille : Hadaly apparaît avec, « sur son épaule, un oiseau de Paradis, d'une imitation non-pareille » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 167). « C'est ici l'Eden perdu... et retrouvé », ajoute Edison, face à un Lord Ewald déconcerté. Vraiment ?² À observer les réactions instinctives du jeune aristocrate, saisi d'un glacial serrement de cœur, on peut en douter. Se sentant en ces lieux comme « dans un abîme », il mesure qu'« entreprendre la création d'un tel être, . . . ce serait tenter... *Dieu* » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 127). Pourtant, la tentation opère et, graduellement, le pacte se consolide : s'il donne d'abord vaguement « carte blanche » à Edison, il finit par consentir : « J'accepte et d'une façon définitive », dit-il (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 138). Il observe cependant bientôt : « C'est, en vérité, plus effrayant encore que je ne croyais » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 300), mais persiste : « Que les cieux et la terre le prennent comme bon pourra leur sembler ! je résous de m'enfermer avec toi, ténébreuse idole ! je donne ma démission de vivant », déclare-t-il à Hadaly qui « semblait aspirer l'âme de son amant » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 324). En cela et parce qu'il accepte ce qu'il sait sacrilège, Lord Ewald donne à comprendre le drame de l'humanité et les caractéristiques du péché. L'espèce, c'est-à-dire la nature de l'agissement, ne suffit pas. Perdition il y a lorsque l'individu, ayant pleine conscience du caractère transgressif de son acte, le pose en dépit de tout et dans un acte de désobéissance

² Nous utilisons à dessein l'adverbe propre à semer le doute, que le serpent emploie (Genèse 3:1).

pleinement consenti. La liberté dont Lord Ewald et Edison font usage est donc de cet ordre ; celle de l'auteur, qui s'affranchit du dogme catholique en mettant en scène ses personnages de la sorte, nous donne à comprendre les véritables enjeux, spirituels et eschatologiques.

La Nouvelle Ève

Si Hadaly est une Ève nouvelle sous la plume de Villiers de l'Isle-Adam, réactualisant la faute de l'ancêtre adamique, elle n'est cependant pas la Nouvelle Ève — comprenons la Vierge Marie — même si elle se pare de certains de ses attributs ou en adopte des postures : ainsi la « forme bleue et voilée [de] la robe céruléenne » qui subtilise le bleu marial, mais aussi les modalités des apparitions, quand « une jeune dame, extrêmement belle, vêtue de soie bleue et cueillant paisiblement des fleurs » nous est donnée à voir, ou encore « les bagues à tous les doigts et les diverses pierreries » qui rappellent les anneaux et les pierreries desquels sortent des rayons qui dispensent des grâces³ (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 323, 273, 291, 151). Empruntant donc les symboles mariaux pour les dévoyer, Villiers de l'Isle-Adam fait ainsi commettre à ses personnages un nouveau sacrilège, car Hadaly est celle qui détourne les protagonistes du plan divin, alors que la Vierge Marie est précisément celle qui, en enfantant chacun à la vie spirituelle, l'y (re)conduit. Bien plus, elle est aussi celle qui terrasse le mal, conformément à la promesse que Dieu fait au serpent : « Je mettrai une hostilité entre toi et la Femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon » (*La Bible*, 2013, Genèse 3:15).

De nombreux Pères et Docteurs de l'Église ont vu en cette Femme la Vierge Marie, qui, n'ayant jamais été touchée par le péché comme l'énonce le dogme de l'Immaculée Conception, enfante le Sauveur et vient ainsi, par son obéissance au plan de Dieu, racheter la désobéissance et la faute d'Ève. La Femme qui relève la femme et qui, par le principe que saint Irénée de Lyon (2002) nomme la recirculation (p. 439–445), vient défaire le nœud génésiaque noué par la chute de nos proto-parents, Adam et Ève. C'est pourquoi les théologiens la nomment la Nouvelle Ève et Jésus le Nouvel Adam. Par eux, en effet, une nouvelle Alliance est scellée entre

³ Les apparitions de la rue du Bac, à Paris, en 1830, ne pouvaient être ignorées de Villiers de l'Isle-Adam, en raison de l'ampleur de diffusion de la médaille : <https://www.medaille-miraculeuse.fr/sr-catherine/apparition-27-novembre>

Dieu et les hommes, un Dieu désormais présent à chacun. Ainsi, finalement, par la proposition salvifique stérile et perversie que représente Hadaly, l'andréide ne peut en aucun cas être une figure christique, comme le suggère Ponnau (2000, p. 106), mais au contraire une création d'essence démoniaque (Beyler-Noily, 2011, p. 105 ; Noiray, 1982, p. 362–363), car il ne suffit pas de se proposer comme un personnage salvateur pour faire office de figure messianique, encore faut-il prendre en considération la nature du salut proposé, en l'espèce un salut matérialiste, c'est-à-dire un contre-salut, ou pour le dire autrement une voie de la perdition, puisque conduite par une volonté non pas divine mais s'opposant à elle et la singeant pour en donner l'illusion. Souvenons-nous en effet que « le prince de ce monde » est l'une des appellations de Satan dans la Bible. Ajoutons, pour achever ce bref examen théologique, qu'une allusion ténue mais non moins significative est donnée au lecteur quand Hadaly, achevée, sort dans le jardin du laboratoire : « C'était le crépuscule d'une journée d'éclipse [où] se roulaient de monstrueux nuages . . . , l'air vibrait [et les] éclairs s'entrecroisaient, pareils à des coups d'épée ; le fond des ombres était menaçant » (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 298), rappelant étrangement l'état du ciel au moment de la mort du Christ sur la croix, où « l'obscurité se fit [et] la terre trembla » (*La Bible*, 2013, Matthieu 27:45, 51). Mais si la résurrection est imminente pour Jésus, c'est l'engloutissement qui est promis pour Hadaly.

Hier, aujourd'hui et demain...

Bien que l'andréide soit le seul personnage à disparaître, Lord Ewald et Edison ne tirent pas pour autant leur épingle du jeu, chacun demeurant dans le désenchantement, la solitude et le silence, pour avoir mené la mauvaise quête. Certes, l'ordre divin a été rétabli, mais le sort des personnages laisse un arrière-goût d'inachevé et l'impression de quelque chose d'abîmé, nous alertant ainsi sur le fait que l'on ne sort pas indemne d'une telle expérience. Est-il possible de se retrouver soi-même lorsque l'on a été aussi loin ? Le jeu en valait-il la chandelle ? Ce sont les questions que Villiers de l'Isle-Adam nous pose. En ayant pris la liberté de faire transgresser à ses personnages toutes les limites possibles, et travaillé en profondeur par sa foi dans les dernières années de sa vie, au point qu'il a transformé la clause de son œuvre pour la rendre doctrinalement conforme au christianisme (Simon, 1995), il nous renvoie à nos propres responsabilités humaines dans le choix de notre devenir. Et les questions soulevées hier sont les mêmes qui s'imposent à nous aujourd'hui, car si le roman a été publié en 1886, il demeure plus actuel que jamais

(Cabral, 2023), compte tenu du stade de développement des robots humanoïdes animés par l'intelligence artificielle générative. Bien que les androïdes créés par des firmes contemporaines comme Realbotix ou Hanson Robotics manquent encore de fluidité dans leurs mouvements, leur apparence, leur capacité à engager des échanges et les objectifs de leurs concepteurs⁴ en disent long et ne diffèrent pas tant, en réalité, de ceux qui conduisaient Edison et Lord Ewald : « Nous donnons vie aux robots », est-il promis sur la page d'accueil de l'un d'eux. « Nul doute qu'il se fabrique bientôt des milliers de substrats comme celui-ci », s'exclamait Edison (Villiers de l'Isle-Adam, 1886/1993, p. 241). Villiers de l'Isle-Adam se doutait-il vraiment que son roman se rapprocherait un jour de la catégorie générique des œuvres d'anticipation ? En tout cas, par le caractère éminemment moderne de *L'Ève future*, nous voilà sérieusement mis en garde vis-à-vis de ce qui nous est présenté comme une solution d'avenir. Quant à savoir si, à l'instar d'Hadaly, ces machines seront un jour précipitées dans l'abîme, l'avenir nous le dira.

Bibliographie

- Beyler-Noily, M. (2011). Pourquoi donc pas ? *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam et la rédemption artificielle. *Études littéraires*, 42(1), 101–115.
- Cabral, M. de J. (2023). Je vous offre une Ève scientifique : Villiers au présent. *Carnets*, 25(2). <https://doi.org/10.4000/carnets.14691>
- Gourmont, R. (de). (1921). *Le livre des masques* (12^e éd.). Mercure de France.
- Irénée de Lyon (2002). *Contre les hérésies : Livre III. Tome II*. Cerf.
- La Bible : Traduction officielle liturgique* (Évêques catholiques francophones, Trad. & Dir.). (2013). Mame.
- Noiray, J. (1982). *Le romancier et la machine : L'image de la machine dans le roman français*. José Corti.
- Ponnau, G. (2000). *L'Ève future ou l'œuvre en question*. Presses universitaires de France.
- Raitt, A. W. (1986). *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste* (2^e éd.). José Corti.
- Simon, S. (1995). *Le chrétien malgré lui ou la religion de Villiers de l'Isle-Adam*. Découvrir.
- Vibert, B. (1995). *Villiers l'inquisiteur*. Presses universitaires du Mirail.
- Villiers de l'Isle-Adam, A. (de). (1993). *L'Ève future* (A. Raitt, Dir.). Gallimard. (Texte original publié 1886)

⁴ <https://www.realbotix.com/> et <https://www.hansonrobotics.com/>

Notice bio-bibliographique

Catherine Négovanovic-Didiot est docteure en littérature comparée et titulaire d'un master en théologie catholique. Elle est, à ce jour, directrice du Service de la formation pour le diocèse de Metz et directrice adjointe de l'Institut Saint-Nicolas, l'institut lorrain de Théologie et de Sciences religieuses. Elle est également chercheuse associée dans le laboratoire pluridisciplinaire ÉCRITURES (EA 3943) et chargée de cours à l'Université de Lorraine. Spécialisée en mariologie et dans le dialogue entre littérature et théologie, elle travaille sur les figures bibliques et tout particulièrement sur la Vierge Marie. Ses travaux portent aussi sur les représentations du féminin.

catherine.nego@gmail.com